

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 45

Artikel: Une dame et son chien
Autor: C.B.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-226079>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne

LE « CONTEUR VAUDOIS »

Le « Conteur », ce journal qui n'est jamais comme
1. Ne coûte que trois francs, si l'on s'abonne à
2. Pas méchant, ni sceptique, ou mesquin, ou et
3. Il a montré souvent de l'esprit comme
4. Il ne vous parle pas de meurtres, de lar
5. De financiers véreux, de malfaiteurs oc
6. De faillis, de banquiers emportant la cass
7. On le lit en famille, ayant bien fermé l'h
8. Car il est attachant, amusant, toujours
9. Et quand on le possède, on a le para
101

Sami.



ON TOT FIN BAMBANARD

(Patois de La Forclaz).

ME n'oncllio Aldophe ètâi bambanard
(scieur de long); é râve aprâi cé
metchi avoué dé Valdoustans qu'avont
bambanâ, y a grand temps, le bou por le tsalet
de la Dzâu carrâie. Di adon, on le reincontrâve
per tui lou càrre avoué sa granta bambânna que
lui terive amoue di déssus le bock (chevalet), et
son valet, le Marc, mon cousin, bâs di dézo. Dé-
vant dé râssi ona granta piellie, é faillhâi li fère
on tré avoué on fi rodzo por râssi bé drâi, et me
n'oncllio réquemiandâve todzor à son valet dé
râssi fenameint dé côute le tré. On bé dzor, l'on-
cllio que sé maufiâve, vint bas di déssus le bock,
aveve amoue et dit u Marc :

— Yo est te le tré ? I ne le vaïo pas mé.

— Le tré, répond le Marc, tot motset, le tré
est deïn le râsson (sciure).

On âtre iâdzo que râssivont u bord de tsemin
de la Golettaz, on villhio Angliche que passâve
per lé, et que ne sâve pas on mot dé français,
lâu demande le tsemin d'Huâimoz. Et moutrâve
la tserrière ein deseint : « Yémoz ? Yémoz ? »

— Tiet mé dis-to, li fâ l'oncllio ? T'â mau ?
Se t'â mau, té faut consultâ et té fère asoigni.

On âtre coup qu'on prédicâre li âve volliu dé-
vesâ de tsemin de ciel apré li avâi demandâ le
tsemin de Plliambouâi, l'oncllio sé vire contre
son valet, fâ ona pecheint' eccliatâve de rire et li
dit :

— Acâuta-vâi cice que couedhie mé duâtchi
le tsemin de paradis et que ne sâ papi cé dé
Plliambouâi. *Djan Pierro dé le Savoies.*

FOLIE DE JEUNESSE

A notre époque de matches, de records, de
prouesses de tout genre, rien ne doit
plus nous étonner, pas même si M. Pi-
card atteignait la lune un de ces quatre matins,
et surtout en revenant. Records de vitesse en
auto, en train, en avion; de hauteur dans l'at-
mosphère et de profondeur dans la mer; de
légereté unie à la puissance d'un moteur; de
durée... pour un couple de danseurs; matches
de tennis, de foot-ball, de boxe; prouesses de
marcheurs, de cyclistes,... d'équilibristes (au fi-
guré comme au sens exact). Il ne manque que
le record de la lenteur, et encore, s'il faut en
croire le bon poète Verhaeren, il a été décerné,

dans son pays, à « celui qui maintient le plus
longtemps une même pipe allumée ».

Ayant lu « Les Fumeurs » de Verhaeren, il
vint à l'idée de l'étudiant Max de proposer un
match d'un nouveau genre : il tenait à se mesu-
rer en habileté de fumeur avec tel ou tel de ses
camarades. Au cours d'une de leurs réunions,
au moment où les cerveaux échauffés se don-
naient toute licence, Max interrompit les dis-
cussions animées, le chassé-croisé des mots pi-
quants ou légers, et d'un ton à la fois jovial et
ironique, s'écria :

Mes amis, il manque de fumée ici. (on se
voyait encore), de la bonne fumée de pipe. Vous
fumez trop paresseusement. Foin de ces suc-
ceurs méticuleux qui font tellement durer leur
plaisir qu'ils s'endorment béatement, comme des
moines repus ! J'en vois, qui se négligent, brû-
lant allumettes sur allumettes, et qui ont besoin
d'un crachoir : une « sucette » leur conviendrait
mieux. Qui veut se mesurer avec moi pour ex-
pédier en fumée deux grammes de tabac, le
plus rapidement possible ? Qui veut être un as
de la pipe ?

La proposition est accueillie par une bordée
d'exclamations. On se regarde, on s'interroge,
on discute l'enjeu et on convient que le gagnant
recevra une pipe en écume.

Franz, un Bernois francisé, relève le gant. Le
tabac est pesé ; deux pipes ordinaires, en buis,
de même calibre, sont apportées du magasin et,
à un signal donné, nos deux champions com-
mencent les opérations. Ils bourrent prestement
et savamment leur fourneau, flambent allumette
et tirent à qui mieux mieux sur leur tuyau
d'ambre. Campés solidement sur leur siège,
pour augmenter leur résistance, face à face de
chaque côté de la table, ils se surveillent et
s'excitent mutuellement, sous les regards amu-
sés et narquois de leurs camarades. Leurs joues
se creusent à chaque aspiration, qu'ils prolongent
jusqu'à la dernière limite ; ils prennent à
peine le temps d'expulser la fumée, de peur de
ralentir la combustion. Ce ne sont pas des vo-
lutes bleuâtres et transparentes qui les envelop-
pent, mais des nuages, des tourbillons épais et
compacts, au travers desquels leurs regards ont
de la peine à se rencontrer.

Les bouffées s'éclaircissent... ce n'est plus
que de la vapeur. Un coup sec et un petit tas de
cendres piquées de braise témoigne d'un travail
bien fait. L'écart de durée n'est que de quelques
secondes.

La dernière pincée de tabac glisse dans le
fourneau brûlant et les deux locomotives re-
prennent avec une nouvelle ardeur leur lancer
de nuages. Les deux champions pâlisent sous
l'écoeurement qui les gagne ; ils domptent avec
peine leur envie de cracher et leur salive et leur
dégoût. Ils s'acharnent à terminer le plus tôt
possible et à crâner devant la galerie, dont les
remarques baissent à mesure que la fumée s'é-
paissit dans la salle soigneusement fermée contre
le premier froid de novembre.

Franz garde son calme et de l'index exerce
une adroite pression sur le foyer ; il tire longuement,
en un crescendo régulier, comme un
fumeur consommé, tandis que Max s'énervé et
halète, aspire goulûment à s'étouffer, si bien
que lorsque Franz crie « fini ! » en secouant
son calumet, lui, Max, lance avec sa dernière

bouffée sa pipe à tous les diables, saute à la fe-
nêtre pour donner essor à sa bile irritée et res-
pirer à pleins poumons.

Et les acclamations de retentir : Honneur à
la vieille garde bernoise, que l'air du bon Pays
de Vaud a rendue invincible !

Revenu à lui-même, Max avoue la folie d'une
telle gageure : elle pourrait bien, dit-il, me dé-
goûter à jamais de la pipe et même du tabac.

— Et marquer le début de l'ère des écono-
miques, lui répond-on. A quelque chose folie est
bonne.

— Parlez-moi, ajoute Max, d'une pipe bien
culotée, dégustée à tout petits coups, à petit
feu couvé sous la cendre, d'une pipe qui ne vous
laisse que l'arome du tabac et de la clarté dans
l'esprit. *A. Gaillard.*

LUVI ET SA LISETTE

*Lo Luvi et la Lisette
N'ont jamé bin pu s'accordâ :
On les ouïssâi disputâ
Le tsecagne reinmodâve..*

*Por çosse, por cein,
Por dei vein
Ti lè dzo et fère la chetta ;
Mâ vouequie qu'on part dè tein
Lo Luvi l'è mau ein train :
Paret que lo medzi lâi grâve,
Que l'a dâo mau à socliâ*

*Et que châ
Tot coumeint âo mécanique..
Mâ po lo visitâ, bernique !
L'ont, pardieu, teri lo verrou,
Et se lameintant ti lè dou :
Lo Luvi, lo pourô gaillâ,
Tant l'a pouâire de trépassâ,*

*Et la Lisette
Tant l'a pouâire que s'ein remette !*

Sami.

UNE DAME ET SON CHIEN

En n'apprendrai rien à personne en di-
sant qu'il est des voyageurs rudement
sans gêne et que ces voyageurs sont
parfois sans s'en douter, les persécuteurs des
gens timides.

Par exemple, il vous est certainement arrivé
de vous sentir, en chemin de fer ou en tram-
way, écrasés par un gros monsieur qui s'étale
sur la banquette... ou par une dame qui vous
marche sur le pied.

Une histoire symbolise très bien cette consta-
tation ; elle est connue.

Un Anglais (les Anglais sont renommés pour
leur sans-gêne), porteur d'un panier en osier,
entre dans un compartiment de chemin de fer
et, au lieu de poser son colis dans le filet au-
dessus de lui-même, a soin de le placer au-des-
sus d'un placide voyageur installé en face de lui.

Le train roule. Soudain, quelques gouttes
tombent sur le visage du voyageur placide. Ce-
lui-ci, curieux, intrigué, s'informe auprès du
propriétaire du panier :

— Whisky ?

— Nô... répond l'autre... Fox-terrier.

C'est à cela que je pensais l'autre jour en
voyant entrer dans notre compartiment une da-
me et son chien.

Elle commença beaucoup moins par nous de-

mander la permission de s'installer avec son basset que par nous assurer de la sagesse et de la propreté de celui-ci.

Le silence des peuples, dit le proverbe, est la leçon des rois. Notre silence ne parut être aucune leçon pour la dame qui se campa dans le quatrième coin du compartiment. Le coin d'en face était occupé par moi-même, et les deux coins du bout par un ménage de bons paysans qui me parurent timides, les malheureux !

Fly, c'était le nom du chien, commença, comme il convenait, par se hisser sur la banquette à côté de sa maîtresse à qui il voulut donner des marques touchantes de son affection. Mais celle-ci le repoussa énergiquement en lui disant :

— Retire-toi... tu vas me salir.

Fly se le tint pour dit et demeura un instant l'oreille basse et la queue immobile, comme tout chien qui éprouve du chagrin.

Mais sa nature expansive ne pouvait se satisfaire d'une pareille immobilité. Fly jeta de mon côté un regard scrutateur ; mais je ne lui plus sans doute pas... et puis j'avais une canne que, par mégarde, j'avais gardée entre les jambes... Cette canne ne lui dit rien qui valut.

Il reporta donc son inspection de l'autre côté, vers les deux braves gens qui ne cherchaient point du tout, je l'assure, à gagner ses bonnes grâces.

Le basset se sentit bientôt en confiance ; son œil s'éclaira, sa queue frétille, et puis, houp ! d'un bond il fut sur la banquette d'en face, d'un second bond près de la paysanne endimanchée qui poussa un cri de terreur.

— Oh ! ne craignez rien, Madame, dit la maîtresse du chien, Fly n'est pas méchant.

— Il n'a pas de puces, au moins ? s'informe, inquiète, la bonne femme.

— Oh ! comment pouvez-vous croire ?

Et la dame, très digne, se replonge, sans plus de gêne, dans la lecture d'un passionnant roman. Fly, lui, de plus en plus à l'aise, se serrait contre la voyageuse, laquelle se serrait contre la portière et, de temps à autre, jetait un regard éperdu à son mari aussi timide qu'elle.

Fly perdait ses poils avec une insolente sérénité ; et bientôt, non content d'en gratifier sa voisine en se blotissant contre elle, il lui prit fantaisie de se glisser sur ses genoux.

La femme poussa un nouveau petit cri de terreur ; mais la dame, sans même lever les yeux de son livre, et avec une certaine impatience dans la voix, répéta :

— Je vous dit qu'il n'est pas méchant.

Cela ne faisait point, comme on pense, l'affaire de la paysanne qui, en désespoir de cause, se leva, céda sa place à Fly, et s'en alla dans le couloir.

La dame lisait toujours.

Le basset, bien éduqué par sa maîtresse, s'installa moelleusement sur le coussin devenu libre. Ce ne fut toutefois point pour longtemps.

Ce chien-là avait une mentalité conquérante. Il rouvrit bientôt l'œil, sembla sourire à l'homme qui était devenu son vis-à-vis, et bientôt s'élança sur les genoux de sa nouvelle victime.

A l'exclamation que celle-ci poussa, la dame daigna lever un instant les yeux et répéta, de plus en plus impatientée :

— Il n'est pas méchant... et il est très propre !

Sans oser protester, l'homme garda donc l'animal. Mais au bout de peu de temps, je vis l'homme donner des signes évidents d'agitation ; il se secouait, il se grattait...

Bientôt, lui aussi prit le parti de laisser le champ libre à l'envahisseur ; il alla rejoindre sa femme dans le couloir et je l'entendis qui lui disait, en se grattant encore :

— Je t'assure que j'ai attrapé des puces.

La dame était toujours plongée dans sa lecture et Fly dormait déjà du sommeil du juste sur le coussin conquis.

J'ignore si le basset aurait tenté aussi l'expulsion de votre serviteur, le dernier étranger du compartiment.

En tout cas, s'il en rumina le projet, il n'eut pas le temps de l'exécuter, car nous arrivions au terminus.

Et je me promis de rapporter aux lecteurs du *Conteur* cette petite histoire d'une dame qui ne se gênait pas et de son chien qui se gênait encore moins.

C. B.

Au téléphone. — Un brave campagnard, le père Larfouillat, est à Paris avec sa femme.

Ayant une visite à faire, le père Larfouillat a laissé son épouse à l'hôtel et s'est mis en route.

Il est reçu très aimablement et son hôte l'invite à déjeuner.

— J'veux bien, mais comment que j'vas ty prévenir ma jeune femme ?

— Vous n'avez qu'à lui téléphoner que vous ne rentrez pas déjeuner... Tenez, voici l'appareil.

Là-dessus, l'ami pousse le campagnard dans sa cabine téléphonique, oubliant que le brave homme n'a que de très vagues notions sur le fonctionnement de l'appareil.

Un peu déconcerté, Larfouillat sonne, décroche le récepteur et crie : « Allô, allô !... » comme il a vu faire à d'autres.

— Allô ! répond une voix... vous désirez ?

— Je voudrais causer avec ma femme, répond Larfouillat.

— Quel numéro ? demande la voix.

— Quel numéro ! fait Larfouillat hors de lui, vous pensez donc que j'en ai trente-six.

NAISSANCE DU VIN

La vigne a deux légendes : l'une païenne et l'autre biblique.

Dyonisos était un personnage de la mythologie grecque, fils de Jupiter et de Sémélé. C'est lui que les Romains appelèrent Bacchus, dieu du vin. Il eut, en effet, d'après la légende, à soutenir un terrible combat contre les géants qui étaient en révolte contre Jupiter. Après avoir absorbé des quantités considérables de vin, Bacchus se rendit au combat et fit preuve d'une telle furie qu'il mit les géants en déroute...

Et c'est ainsi que fut inventé le vin...

Assez différente est la version biblique de cette invention.

On raconte que lorsque Noé planta la vigne, un démon vint près de l'arbuste et, soufflant dessus, le dessécha. C'est alors qu'un envoyé du Ciel aurait apparu à Noé pour lui dire :

— Si tu veux que cette vigne renaisse, choisis sept animaux, tue-les et arrose la vigne avec leur sang...

C'est alors que Noé qui depuis l'affaire de l'arche s'y connaissait particulièrement bien en fait d'animaux, prit un lion, un ours, un tigre, un chien, un renard, une pie et un coq. Il les tua sans difficulté et arrosa la terre de leur sang. L'arbuste revint à la vie et bientôt de belles grappes de raisin apparurent au milieu de son feuillage. Mais ce raisin contenait sept propriétés différentes provenant des sept bêtes égorgées.

Et voilà pourquoi, dit-on depuis lors, l'homme enivré est courageux comme un lion, fort comme un ours, colérique comme un tigre, hargneux comme un chien, rusé comme un renard, bavard comme une pie et criard comme un coq...

Le père Noé ne fut pas très adroit, en vérité, car ses sept animaux ont moins donné leur vertu que leurs vices.

Mais la légende est jolie et sa conclusion tout au moins ne manque ni d'humour, ni de vérité...

LA DELEGATION DE BRANTIGNY

(Suite à « Une séance mémorable » du No 42.)



A municipalité de Brantigny avait fixé le départ de la délégation communale pour Berne au samedi 27 octobre. En firent partie: le syndic, comme de juste; le boursier, parce que l'on avait décidé que, pour ce voyage, il y aurait une bourse en commun et que l'on savait que le trésorier était plutôt « rateau » que dépensier; puis, l'assesseur, partisan de la proposition d'aller à Berne, pour protester auprès de ces Messieurs contre l'impôt sur les vins. Et pour finir, Albert Berdouillet, le chef de gare, parce qu'il savait l'allemand.

La veille, déjà, Françoise, la femme du syndic, que ce veuvage en perspective avait passablement « engringée », avait cependant préparé la valise de son homme. A ses yeux, cette délégation était encore une de ces manigances où les femmes sont tenues à l'écart. Donc, ça ne pou-

vait rien donner de bon. Tout en emballant, elle songeait : — Berne, c'est du côté des Allemandes. Il doit y faire plus frisquet que chez nous. Ça fait que... j'y mets sous broussetou. Avec tous ces tunnels à perte de vue et ces courants d'air, c'est plus prudent. Elle n'eut garde d'oublier un saucisson d'un calibre respectable, cuit la veille, puis une topette de kirsch. — Si ces Bernois ne leur donnent que de la choucroute, que mon homme ne supporte pas bien, un petit verre de notre eau-de-cerises ne peut pas lui faire du mal. Puis, elle ajouta encore quelques poires beurrées grises, en se disant que si son homme avait soif pendant la nuit, il penserait au moins à sa Françoise.

Le lendemain à 6 heures, Hans, le domestique du syndic, se tenait prêt devant la maison de son maître, avec le char à banc attelé de la « Grise » munie de sa grelottière. On ne pouvait prendre le petit tortillard local pour descendre à Lausanne, car on serait arrivé trop tard pour le direct. Le syndic était prêt et les trois autres venaient d'arriver, chacun muni d'une valise volumineuse, comme s'ils partaient pour le tour du monde. Hans élaqua du fouet et la Grise, de son trot régulier, emporta la délégation sans se douter de la précieuse charge qu'elle avait l'honneur de conduire à la capitale. Le maréchal, déjà devant sa forge, leur cria au passage : « Bon voyage ! Tenez voir de dresser un peu ces ours de Berne et de nous en ramener de ceux qui sont en biscômes ».

En gare de Lausanne, le boursier, auquel chacun avait versé une avance, alla prendre les billets, pendant que ses compagnons s'installèrent dans un wagon. Au coup de palette du chef de gare, le train s'ébranla et voilà en route nos quatre Vaudois, chargés d'une mission presque diplomatique auprès de ces Messieurs de Berne. La gare de La Conversion à peine dépassée, Daniel du Crêt, l'assesseur, ouvrit sa valise et en tira une bouteille.

— Passe-me voir ton tire-bouchon, syndic ! Je n'ai pas eu le temps de déjeuner et je me sens tout moindre.

Un jeune couple, à l'allure de deux pigeons s'aimant tendrement, était monté à Palézieux, dans le même wagon et s'était installé sur la banquette d'en face. A la sortie du long tunnel de Vauderens, on vit les deux tourtereaux, surpris, qui s'embrassaient comme s'ils étaient chez eux. L'assesseur, célibataire récalcitrant, en voyant ce bécotage, leur dit :

— Il me semble qu'on a fait ce tunnel un peu trop court. Vous n'avez sculement pas eu le temps de vous expliquer comme il faut. Si jamais je me marie, je prendrais, pour mon voyage de noce, un abonnement de huit jours, valable entre Lausanne et Fribourg. Comme ça, avec les tunnels de Grandvaux, de Chexbres et celui de Vauderens, tous les jours, aller et retour, j'en aurais au moins pour mon argent, si je tombe sur une femme qui veut bien se laisser embrasser.

Cet intermède plutôt comique avait mis nos compagnons de fort belle humeur et la seconde bouteille, fournie par l'assesseur, fut buée à la santé des amoureux qui descendirent à Fribourg. Le syndic avait découvert dans sa valise le saucisson. A l'arrêt de cette gare, on envoya Albert à la recherche de petits pains, puisqu'il connaissait des langues étrangères. Une troisième bouteille, fournie cette fois par le boursier, facilita ces « dix heures » improvisés et appréciés par des connaisseurs.

Demi-heure après, le train entra en gare de Berne.

— Nous voilà arrivés, dit Berdouillet. Maintenant, il ne s'agit pas de se perdre. On va mettre nos bagages chez mon ami Handgepäck qui me connaît bien et qui nous arrangera pour les prix. Ensuite, on ira se « royaumer » par la ville, avant d'aller au Palais fédéral pour nous expliquer avec Monsieur Chouttchesse et ses collègues de bureau.

Tout en déambulant le long des arcades, l'assesseur lisait les inscriptions sur les devantures : Restaurant, Coiffeur, Tabac, Charcuterie, Con-